



Père et fils

Raymond Penblanc

C'était le premier mardi d'avril, le soir de mes douze ans, et ce soir-là papa n'était pas rentré. On l'avait attendu autour de la table, devant le gâteau encore rangé dans sa boîte, jusqu'à neuf heures, jusqu'à dix heures, sans se décider à appeler. Et puis maman avait téléphoné dans un bar où il passait de temps en temps en sortant du boulot. Pas vu. De plus en plus inquiète, elle avait appelé un de ses amis. Pas vu de la journée. Puis un autre, pas vu non plus, depuis deux jours celui-là. Mais celui-là avait répondu « Je viens », et il était venu.

Paul était contremaître dans l'entreprise où travaillait papa. Il n'était pas loin de minuit. J'avais essayé de dormir, mais en vain, et je m'étais relevé. Paul proposait d'alerter la police. Maman résistait encore. Et la voiture ? Est-ce qu'il avait pris la voiture ? Peut-être qu'il s'était tiré avec ? Dans ce cas, il devait se trouver loin à cette heure. On était atterrés. Ma sœur s'était mise à gueuler contre l'absent, l'accusant de nous avoir largués, comme tous ces pauvres types sans caractère qui se sauvaient sur la pointe des pieds, abandonnant derrière eux femme, enfants, maison, boulot. Maman ne disait toujours rien, elle espérait encore. Paul nous avait alors demandé de lui indiquer où était le garage, et comme on n'arrivait pas à expliquer, je m'étais rhabillé et je l'avais accompagné.

Notre garage se situait au bout d'une petite rue en impasse derrière les immeubles, on le louait le prix d'une bouchée de pain, un arrangement entre papa et le propriétaire. Un peu de trafic peut-être, je n'ai jamais bien su. On avait pris la deuxième clé, mais on n'a pas eu à en faire usage. Si le rideau de fer était tiré, il n'était pas fermé à clé, et d'ailleurs ça puait le gazoil à plein nez. La vieille Peugeot était là, avec papa dedans. Je l'ai vu tout de suite, il était noir, vert, bleu, blanc aussi, je n'aurais su dire la couleur. Il était renversé sur le siège passager, le siège du mort, incliné en position couchette, et il avait l'embout d'un tuyau de caoutchouc enfoncé dans la bouche.

Paul m'a pris par les épaules et m'a forcé à reculer. Seulement j'avais été changé en statue de pierre, et il n'arrivait pas à me bouger. C'est quand il a dit que le contact était mis et que tout risquait de péter que j'ai réagi. Je suis sorti, et cette fois j'ai vu que le tuyau partait du pot d'échappement pour s'engager dans l'habitacle où s'était enfermé papa. Je n'ai pas hésité une seconde, j'ai arraché le tuyau, je l'ai serré entre mes lèvres et j'ai soufflé. Pas aspiré, soufflé. Paul me regardait sans réagir, se demandant où je voulais en venir. Je ne le savais pas moi-même. J'avais désormais cette puanteur dans la bouche, ce goût de mort, le goût âcre de la mort de mon père, dont je me souviens encore aujourd'hui.

Aujourd'hui, c'est à nouveau mon anniversaire. N'ayant plus de boulot, je n'ai rien à m'offrir. Et comme je viens de me faire virer du Foyer, il ne me reste que la rue. Dans la rue, on a le choix entre le trottoir et les bagnoles. Les bagnoles, je connais, j'ai appris à les ouvrir. J'en trouverai bien une à mon goût, chaude, confortable. J'irai me planquer au fond d'une impasse. Je ne veux voir personne, et personne ne doit me voir. Je n'ai pas besoin de demander le mode d'emploi, je sais comment m'y prendre. Mon tuyau n'est sans doute pas de meilleure qualité que celui de mon père, il m'a parfois servi à transvaser de l'essence dans le réservoir de la mob', mais il est moins raide. Et surtout, il est plus gros.